



HAL
open science

DANS L'ARCHITECTURE, DES GENS...

Daniel Pinson

► **To cite this version:**

Daniel Pinson. DANS L'ARCHITECTURE, DES GENS.... actes du séminaire "Logiques sociales et architecture", École d'architecture de Paris la Défense, 19 mai 1995, Centre de recherche sur l'habitat. Nanterre ; association SHS Test, May 1995, Paris, France. p. 19-32. halshs-01534269

HAL Id: halshs-01534269

<https://shs.hal.science/halshs-01534269v1>

Submitted on 1 Jul 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Séminaire "Logiques sociales et architecture"

Daniel Pinson,

Institut d'Aménagement Régional (Université Aix-Marseille III), Aix-en-Provence, et Laboratoire "Architecture, Usage, Altérité" (LAUA), Ecole d'Architecture de Nantes.

DANS L'ARCHITECTURE, DES GENS...

ou les enjeux d'une pensée ethno-architecturale des espaces construits.

(Publié dans :

"Logiques sociales et architecture", Actes du séminaire du Centre de Recherche de l'Habitat et de l'Association SHS-TEST (sous la direction de Claude Bauhain), Paris, Les Editions de la Villette, 1996, p. 19-32.)

Les architectes de ma génération, celle qui a vu la Section Architecture de l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux Arts éclater en Unités pédagogiques d'architecture, ont été un temps passionnés par les sciences sociales. Pour beaucoup, cet engouement fut de courte durée, mais, pour ma part, je garde la conviction que les sciences sociales peuvent enrichir la conception architecturale, puisque la finalité de l'architecture, c'est bien d'être habitée.

A mon sens, il existe trois domaines, où les sciences sociales ont été et restent utiles à l'architecture :

- 1/ en premier lieu, la production de connaissances sur l'architecture comme espace habité
- 2/ celui de la conception et de la formation au projet, sous l'angle de la réponse aux usages,
- 3/ enfin le champ des systèmes d'acteurs, afin de mieux situer la production de l'architecture.

Les deux premiers domaines me paraissent essentiels et prioritaires pour la formation de l'architecte ; ils sont en quelque sorte le texte à assimiler, tandis que le troisième participe du contexte à ne pas perdre vue.

Pour ce séminaire, j'aborderai essentiellement la question du texte, en distinguant :

- l'analyse critique de l'espace habité, d'une part
- la réappropriation des données sociales sur l'espace dans la conception des projets d'architecture, d'autre part.

1 La production de connaissances sur l'espace habité et sa diffusion

Il faudrait rappeler ici les acquis de la sociologie et de l'anthropologie urbaine.

On mentionnera pour mémoire l'effondrement de la suffisance technicienne d'avant 70 et le retour du sujet un temps fait objet : l'habitant, ignoré par le Mouvement moderne, ou simplement considéré comme l'opérateur passif de la "machine à habiter", redevient un partenaire digne d'attention.

On notera aussi comment cet intérêt nouveau porté à l'habitant a évité l'écueil de l'hyperfonctionnalisme. La dimension symbolique a largement bénéficié de l'arrivée opportune de ce que j'appellerai volontiers

une socio-anthropologie des "représentations mentales".

C'est d'ailleurs souvent la microsociologie et l'anthropologie qui ont été les plus appropriées à l'analyse des pratiques et des représentations de et dans l'espace.

Il reste encore bien des chantiers à ouvrir et à approfondir : je pense en particulier à celui de la réception, qui n'est pas sans empiéter sur le terrain de l'esthétique.

A y bien regarder, le capital de connaissances déjà constitué est considérable et, pour l'enseignement, la question est désormais beaucoup plus celle d'une assimilation de l'acquis plutôt qu'une éternelle répétition des mêmes études sur les mêmes objets.

• *Pour un travail de recherche et de formation plus centré sur l'espace*

Je voudrais pointer ici, en toute liberté, des pistes d'approfondissement possibles.

La recherche sur l'espace habité (j'y confonds l'architecture et la ville) est la plupart du temps produite par des spécialistes des sciences sociales.

Elle est par là-même souvent plus prolixe sur les structures sociales et familiales, les relations sociales, les interactions individuelles, les représentations, que démonstrative des rapports que l'architecture entretient avec les corps, les hommes, les groupes et les générations.

Dans les écoles d'architecture, il me paraît important de porter davantage l'effort sur cette interaction entre le social et le spatial. Je me demande même si la distance (pour ne pas dire les conflits) qui se sont installés quelquefois entre sociologues et architectes dans les écoles d'architecture ne sont pas liés à ce retour respectif des uns (les sociologues) vers les "rôles sans la scène" et des autres (les architectes) vers "l'espace sans les habitants".

Il est peut-être intéressant, à cet égard, de revenir à l'œuvre, aujourd'hui redécouverte, de Marcel Mauss. Il me semble que les objets, et parmi ceux-ci l'architecture, avaient dans son système anthropologique, comme produits de l'activité humaine, un statut mieux considéré, moins dévalorisé. "L'objet, disait Mauss, dans les "remarques préliminaires" de son *Manuel d'ethnographie*, est dans bien des cas la preuve du fait social" (p. 9).

Son *Manuel*, à mon sens, reste un outil extrêmement précis et précieux. Je pense qu'il devrait être abondamment utilisé dans les écoles d'architecture, en particulier pour ce qui a trait à l'habitat et à l'habitation (Marcel Mauss y suggère d'ailleurs, "pour étudier la maison", de "procéder comme un architecte" - p. 76 -).

En tout cas, M. Mauss accorde à ce qu'il appelle la "technologie" (avec d'abord les "techniques du corps"), d'une part, et à l'esthétique (envisagée comme un développement artistique de la technologie), d'autre part, une grande attention. Cette attention est sollicitée tant sur le plan des méthodes, pour collecter des données, que sur le plan de l'interprétation, pour comprendre les sociétés.

Il en est résulté une grande richesse de travaux ethnographiques, auxquels des hommes tels que Georges-

Henri Rivière, que connaissait Le Corbusier, ont largement contribué. Son étude sur l'Aubrac, à laquelle furent associés des architectes, est à cet égard remarquable.

Ce courant de recherche s'est principalement développé comme anthropologie des cultures techniques, et sous cet angle, il a sans doute excessivement sacrifié à la présentation descriptive et à l'interprétation fonctionnelle.

Celle-ci, c'est vrai, est peu apte à relier les aspects techniques des objets avec le monde des représentations mentales qui fondait pour partie leur production et leur usage. Et de ce point de vue, après Lévi-Stauss et son village Bororo, "L'habitat pavillonnaire", avec le marquage binaire de l'espace, comme l'article de P. Bourdieu sur la maison kabyle, ont constitué des réponses heureuses à cette dérive purement descriptive.

Il me semble qu'aujourd'hui c'est encore et toujours dans cette direction qu'il faut développer des recherches, mais en reconnaissant cependant la valeur heuristique de la dimension physique, matérielle, du fait habité soumis à l'observation.

Car dans l'approche de Bourdieu, l'espace semble s'évanouir pour mettre à nu une structure plus enfouie qui constitue dès lors le véritable objet de recherche du sociologue et de l'anthropologue. Le matériel, donc l'espace, est par là-même relégué à une position secondaire, "purifié", dirait Bruno Latour, en rapport social ou mental, ramené à la substance idéale qui caractérise les hypothèses ou l'interprétation du chercheur.

Ça peut être satisfaisant pour un sociologue, mais à mon avis c'est insuffisant pour un architecte.

Un architecte, qu'il soit chercheur ou praticien, ne peut limiter son approche à ces aspects idéels, il a comme objet de recherche l'espace lui-même, et s'y intéresse aussi par ce que la forme en soi, comme donné matériel, doit à la dimension sociale et mentale qu'elle médiatise, mais par laquelle elle se réifie en même temps. *A fortiori*, il me semble qu'il en sera de même pour l'étudiant.

Je m'avancerai à dire qu'aujourd'hui le "fait total" dont nous parlait Marcel Mauss a perdu, dans bien des approches de l'espace, cette dimension physique, concrète, qui, selon lui, est constitutive de son concept, à côté du social et du psychique. Et si l'anthropologie de la culture technique des années trente/cinquante a privilégié à l'excès cet aspect, il me semble que les travaux actuels l'ont relégué, selon moi, à une position excessivement subalterne, comme si le spatial, dans sa matérialité, ne constituait que le décor d'un jeu de rôles sociaux.

Pour ma part, très modestement, en travaillant de manière combinée sur des entretiens et des relevés, appelés "ethno-architecturaux", je me suis attaché à réintroduire cette présence de l'espace dans des approches qui concernaient l'habitat.

Ce n'est là qu'une direction, mais il me semble qu'elle a des vertus à la fois heuristiques et formatrices pour approfondir la connaissance des espaces habités, et mieux interpréter le rapport entre des pratiques domestiques ou urbaines et la configuration des espaces dans lesquels elles se développent.

Pour mémoire, je rappellerai aussi la méthode de Kevin Lynch, en particulier celle dite de la "carte mentale". Elle n'est pas sans aller dans un sens comparable, dans le champ de l'urbain pour ce qui la concerne, et mériterait d'être réemployée, voire réactualisée.

Et pour ouvrir encore les termes du débat, j'évoquerai ici les perspectives prometteuses qu'ouvrent pour

nous les thèses de l' "anthropologie symétrique", développées par Bruno Latour et Michel Callon. Leur hypothèse générale consiste en une exploration de la dimension humaine qui traverse, nécessairement selon eux, la conception et la production de toute technique. Ce sont pour eux des "hybrides" ou des "quasi-objets", comme dit pour sa part Michel Serres. Ce n'est en fait que par l'illusion d'une approche asymétrique à la différence des sociétés traditionnelles) que nous avons appris à penser séparément les instances du social et du technique, alors qu'elles restent beaucoup plus intimement liées que nous ne le pensons.

Envisager sous cet angle l'architecture me paraît entièrement pertinent, et en ce sens l'architecte n'a pas à penser l'architecture sans sa part humaine et le sociologue les pratiques de l'espace sans interroger la matérialité culturelle et humaine de l'espace.

J'en finis donc avec ce premier point, et pour me résumer, je dirais qu'il est essentiel, tant au plan de la recherche que de la formation, de mieux mettre en rapport les deux termes de l'espace habité :

- le terme des pratiques et des représentations, et
- le terme de la matière transformée en architecture.

Pour cela, nous avons intérêt à réexplorer la culture technique dans l'optique de Mauss (le fait social total : physique, psychique et social - collectif et individuel, physique et psychique -), la réarticuler avec l'approche symbolique privilégiée par les héritiers du structuralisme, la réinterroger avec l'apport de la nouvelle anthropologie des sciences.

Il s'agissait donc jusqu'à présent de l'analyse de l'espace habité, envisagée à la fois comme pédagogie et production de connaissances. J'aborderai maintenant l'espace à concevoir, dans le respect des usages définis par le programme.

2 La question du projet ou comment passer de l'analyse savante à sa formalisation pertinente.

L'analyse critique d'espaces existants fournit des connaissances précieuses pour la conception de l'architecture. Pratiquée pour elle-même, cette approche développe une capacité de mise en relation de l'espace aux pratiques, qui prépare heureusement un architecte à l'interprétation d'une commande et d'un programme.

• Esthétique et valeur d'usage

En fouillant l'histoire des théories architecturales, j'ai pu montrer la place constante et en même temps relative qu'avait occupée le paradigme de l'utilité dans la pensée architecturale. Objet d'attention, cette dimension s'est naturellement révélée tributaire de la compréhension des situations sociales et des représentations mentales qu'avaient les théoriciens à tel ou tel moment historique.

Les progrès accomplis sont, sur ce plan, incontestables, mais ils ont avancés en même temps que les zones

de non connaissance semblaient encore s'étendre et que les publics concernés par l'activité architecturale s'élargissaient. Quoi qu'il en soit, à petits pas, mais de façon certaine, les choses avancent et avanceraient plus vite si le "trouble esthétique" de la "beauté libre" (Kant) n'avait pas entamé le paradigme d'utilité.

J'opposerai volontiers ici que l'attention à l'usage participe du travail de perfectionnement esthétique (au sens premier d'*aesthesis*) de l'objet architectural. A ce titre, cette attention contribue, par le sentiment de plaisir et d'être bien, et par l'appropriation (c'est-à-dire une relation active du sujet à l'objet), à compléter :

- d'un côté, la trop restrictive exigence de confort que procure le bâtiment seulement bien conçu techniquement,
- d'un autre côté, la satisfaction réduite au visuel que donne l'architecture exclusivement pensée pour la forme.

Or, cette attention portée à l'usage de l'espace et son réinvestissement dans la forme sont à mon sens directement liées,

- d'une part, à l'existence d'un programme intelligent, c'est-à-dire porteur d'une volonté de connaissances des habitants futurs des bâtiments dont il forme le dessein (e-in),
- d'autre part, à la capacité de l'architecte à se réapproprier ce programme, avec une volonté d'écoute et un désir d'approfondissement de la part humaine(ment habitée) de ce programme.

Pour ce travail de réappropriation, l'architecte dispose finalement d'un domaine de large liberté formelle. Ses seuls garde-fou résident, d'une part, dans le cahier des charges du "diagnostic socio-spatial", et, d'autre part, dans les dispositifs de dialogue qu'institue de plus en plus la maîtrise d'ouvrage (comités de pilotage et autres modalités), pour assister ses choix et sa décision.

Il faut convaincre en profondeur les futurs architectes de l'enjeu de la valeur d'usage (en soulignant à l'occasion qu'elle n'est pas la même pour le maître d'ouvrage et l'habitant : voilà un beau thème de recherche).

Au delà du respect et de la compréhension d'un programme bien pensé, lui même attentif à l'habitant, il faut donc mettre en évidence la contribution de la valeur d'usage à la qualité esthétique de l'architecture, au sens premier de *aesthesis*, de l'être bien du corps (le corps maussien) dans l'espace, et cette *aesthesis* n'a rien à voir avec la contemplation fugitive d'une belle photo de revue.

Nous avons donc un important travail d'acculturation à faire sur plan, dans l'enseignement et au delà.

• *Du réel au virtuel, les risques de la conjecture (l'anticipation)*

Mais, dans cet effort d'acculturation, il me faut aussi souligner quelques autres difficultés, et au moins deux, qui vont peser sur ce travail d'acculturation, de réappropriation des analyses socio-spatiales.

- La première renvoie à l'écart culturel existant entre la posture interprétative des sciences sociales et la posture anticipatrice des activités de conception.
- La seconde tient à la part d'instabilité (voire d'imprévisible) qui marque le champ social et affaiblit ainsi la pertinence des résultats des enquêtes socio-spatiales dans la perspective anticipatrice qui est celle du projet.

Examinons rapidement ces deux difficultés, finalement liées :

Les sciences sociales sont des disciplines versées dans l'interprétation de situations constatées qui posent question. A l'opposé, l'architecture est une activité de projet, d'anticipation, de virtualisation d'une proposition future. Ici apparaît une différence de culture non négligeable :

- l'une est ancrée sur le présent ou le passé et, même si elle invente de nouveaux cadres d'interprétation, plus appropriés aux situations nouvelles soumises à l'analyse, elle reste manifestement méfiante à l'égard de la prospective,
- l'autre est presque féroce préoccupée, depuis l'avènement baudelairien, d'innovation et d'inédit, au point de vouloir imposer son imaginaire à la vie réelle.

Le respect mutuel de ces deux cultures, en vue de leur dialogue, constitue un premier enjeu.

Mais cette première difficulté est encore accentuée par une seconde :

Les analyses sociologiques renvoient, je l'ai dit, à des situations passées ou existantes. Or, le sens commun s'est aujourd'hui habitué à penser la société comme une réalité qui ne cessait de se transformer, en particulier sous l'effet des inventions que l'homme lui-même a produit de manière accélérée depuis la seconde moitié du XIXe siècle.

La rapidité de certaines de ces évolutions rendent ainsi problématique la référence à des résultats qui ne concerneront plus des situations futures. Les pratiques pour lesquelles l'architecture aura été pensée se seront modifiées et obligeront à de nouvelles adaptations.

Ce constat fournit un prétexte à l'argument des détracteurs des sciences sociales selon lequel l'analyse des pratiques actuelles de l'espace n'a pas d'utilité pour des espaces ayant à contenir des pratiques à venir.

Pour sortir de cette impasse, il serait intéressant de proposer un modèle d'analyse, qui opérerait la distinction entre,

- d'une part, des cycles culturels longs (à la manière de Braudel), rythmant des tendances lourdes des pratiques et des représentations (et tout particulièrement dans l'urbain et l'habitat),
- et, d'autre part, des changements rapides, induits par l'introduction de nouveaux objets technologiques (dont il n'est question de nier ni l'existence, ni l'effet sur les modes de vie).

En fait on constate que les innovations du cycle court s'imbriquent d'une manière quelquefois inattendue aux tendances lourdes de cycle long (le téléphone ne remet pas en cause l'invitation, chez soi, ou la visite, chez l'autre, par exemple).

Cette distinction pourrait permettre de mieux anticiper les rythmes des évolutions et leur incidences sur les configurations des espaces habités, et de ne tomber ainsi, ni dans le radicalisme du Mouvement moderne et de ses "condensateurs sociaux" (l'illusion du déterminisme social de l'architecture), ni dans le refus systématique de la préfiguration des modes de vie futurs, dont ont besoin l'architecture et l'urbanisme pour envisager la conception des projets.

Conclusion

Je viens de balayer, sans doute trop rapidement, et de mon point de vue, qui est celui d'un enseignant du projet, en même temps que celui d'un chercheur tentant de combiner la lecture de l'espace avec l'analyse des pratiques habitantes, les connaissances qu'ont apportées et que peuvent apporter les sciences sociales à la pratique de l'architecture et de l'urbanisme. Le retour de l'habitant concret dans la diversité de sa réalité me paraît essentiel dans cette contribution.

Habitant dont j'ai dit aussi qu'il restait trop étudié pour lui-même et pas suffisamment dans l'interaction qu'il met en oeuvre ou subi dans un espace chargé culturellement et techniquement de sens. Je rappellerai pour mémoire le souhait que j'ai d'un retour vers la dimension physique du "fait total" cher à Marcel Mauss.

Il y a sans doute un travail à faire, dans les écoles d'architecture, pour que l'enseignement en sciences sociales quitte des positions trop repliées sur la pureté disciplinaire, d'une part, et pour que, d'autre part, renaisse chez les architectes, en particulier ceux qui enseignent le projet, le goût pour l'éclairage socio-anthropologique, dans une direction qui le concilierait avec les interprétations de nature artistique qui dominent aujourd'hui la critique architecturale.

Le retour à Mauss dont j'ai parlé plus haut peut, à mon sens, y contribuer favorablement.

Mais cette conclusion, en plus de revenir sur les différents aspects qui ont été précédemment abordés, insistera pour finir sur le supplément de qualité qu'une réflexion sur l'usage apportera de toute façon à la qualité de l'espace.

Incorporée dans l'espace architectural ("in-formée", devrais-je dire), cette qualité d'usage initiale continuera de faire sens au delà des adaptations rendues nécessaires pour répondre à certaines évolutions (la démarche moderne (?) de la réhabilitation le montre bien). Car, à côté de ce que la connaissance est capable de comprendre du rapport entre espace et pratique, il restera nécessairement une part d'incertitude liée à des changements sociaux difficiles à anticiper. L'imprévisible est bien, en effet, une donnée désormais à prendre en compte, tant pour les phénomènes naturels que les phénomènes sociaux. La théorie de la complexité y insiste. Mais cela ne peut cependant justifier, de la part du concepteur, l'arbitraire de son imaginaire technique.

Même la géniale intuition ne suffit pas, il lui faut être ensuite guidée par une approche plus rationnelle, approche fondée à la fois sur une culture préoccupée de la présence concrète des hommes dans l'espace et sur un capital de connaissances sur le rapport entre espace et pratiques pouvant servir de référence dans ce domaine.